

LE DÉVELOPPEMENT DURABLE ; RUPTURE OU CONTINUITÉ

Bernard KALAOKA
Université d'Amiens

«Ce qu'il doit le plus redouter, c'est le moment où la création entièrement jugulée, il fêtera son triomphe, apothéose fatale, victoire, à laquelle il ne survivra pas. Le plus probable est qu'il disparaisse avant d'avoir réalisé ses ambitions» (Romain Gary : Les racines du ciel)

LE TEMPS DE L'ORGUEIL EST FINI

Le développement durable s'inscrit dans une perspective nouvelle et moderne de l'idée de protection de l'environnement et plus largement de la biosphère (gigantesque machine thermique avec ses flux bios géochimiques et boucle de rétroaction) et des capacités limitées des systèmes naturels face à la pression anthropique liée aux activités humaines et économiques. Le concept de développement durable est issu en grande partie des sciences de la nature et de la pensée écologique, mais il est aussi le produit d'une rencontre inédite entre développeurs et environnementalistes devant la montée des menaces environnementales et leur globalisation.

Acte de naissance du développement durable : «le rapport Brundtland» (1987), bible du développement dont la consécration sera officialisée par la conférence de Rio en 1992. La définition originelle, «les voies du progrès humain qui satisfont les besoins et les aspirations de la génération présente sans compromettre la capacité des générations futures à satisfaire leurs besoins» subira de nombreuses transformations au gré de ses différentes pérégrinations dans les organismes internationaux (FAO, PNUE, PNUD, UNESCO).

Une sémantique propre aux institutions de la mondialisation (cf. «Les mots et les institutions»). Une affaire à la fois locale et globale qui s'inscrit dans le contexte actuel de la globalisation économique mais aussi environnementale. Pays riches comme pauvres nous sommes sur le même bateau car les risques globaux (érosion de la biodiversité,

changement climatique, pbs alimentaires, type vache folle, catastrophes nucléaires ...) sont démocratiques contrairement à la pénurie qui elle est hiérarchique. Nouvelle donne qualifié par certains de société du risque (U. Beck). Globalisation des risques civilisationnels, le risque est contagieux aussi pour les riches. On peut dire que nous sommes sur le volcan de la civilisation, métaphore qui évoque la pente «naturelle» du mouvement de la civilisation comme généralisation des risques qui sont une conséquence de la modernisation (Giddens). Question sociale = la solidarité dans la misère- question naturelle : la solidarité dans la peur.

Le DD résultat d'une double prise de conscience :

1. l'échec en la croyance aux théories classiques du développement (économie de marché, transfert des savoirs et techniques, monos économisme) reposant sur une vision idéaliste du progrès et une conception mécaniste de la croissance, l'augmentation du revenu national ayant des effets en chaîne sur le plan culturel, social, symbolique ...);
2. la nécessité de prendre en compte les relations entre les activités humaines et les écosystèmes naturels liés aux conséquences et aux déséquilibres peuvent affecter les opportunités de développement des générations futures.

Temps et espace changent de référentiel, le temps plus n'est plus rapporté au présent, il s'agit d'un temps planétaire intégrant les implications de nos actions et l'anticipation des futurs possibles. Au centre de la problématique : la prospective, quant à l'espace, il n'est pas rapporté uniquement à l'échelle du territoire mais à celle de la planète terre. Liens existent entre local et global ; Un problème local peut être la conséquence d'un problème global : l'espace du diagnostic peut différer de celui des solutions, comment articuler ces deux espaces dont les échelles sont différentes ?

Le développement durable ne peut donc être réduit à une vision purement économique, il implique une nouvelle attitude de gouvernance de la nature fondée sur la connaissance des systèmes naturels et de leurs transformations par les hommes que certains auteurs anglo-saxons ont qualifié de «Panarchy», en référence à Pan, divinité de la nature. La gouvernance de la nature devient une affaire centrale de la conduite des hommes, non plus au sens de domination de l'homme sur la nature mais au sens de mutuelle reconnaissance de leur intérêt et de leur appartenance commune au monde vivant. Vision nouvelle de la nature, un monde vivant, dynamique et systémique dont la capacité de résilience dépend de sa réactivité face aux interventions techniques et manipulatrices de l'homme... Développement durable suppose la connaissance des systèmes

techniques considérés non plus de manière autonome mais par rapport à leurs impacts sur le milieu environnemental. D'où collaboration avec experts des sciences de l'environnement pour apprécier, vulnérabilité du milieu, l'irréversibilité ou la réversibilité des processus en cause. Objectif de la gouvernance de la nature, travailler du côté des ajustements entre systèmes sociaux techniques et systèmes naturels. Caractère complexe de la gouvernance car discordances entre temporalité et spatialité naturelle et sociale, les effets n'étant jamais synchrones sur le plan spatial comme temporel.

La visée du développement durable a permis une rencontre inédite entre des courants qui précédemment s'ignoraient et se sous-estimaient mutuellement, celui de l'environnement dans les pays nantis et du développement dans les pays pauvres et émergents. En sont résultés des croisements et débats inédits sur des considérations sociales, écologiques, culturelles, identitaires et symboliques, éthiques (élimination de la pauvreté, protection de la santé dans les pays pauvres, universalisation des droits de l'homme, recherche de l'équité). De ce fait il s'inscrit aussi dans une perspective utopique et à ce titre relève d'un choix sociétal et d'aspirations sociales nouvelles (quête de l'authenticité, recherche du bio, meilleur équilibre entre environnement et croissance) qui ne sont pas également partagées notamment entre le Nord et le Sud.

De l'impensé du développement au développement réflexif ; deux régimes de discours

À la différence de la notion de développement restreinte à la sphère économique et construite à partir d'une dissymétrie majeure entre acteurs (développés, non-développés), le développement durable se situe dans une perspective plus large et plus unifiée. Intrinsèquement lié à la mondialisation qu'il a contribué à annoncer, il adosse à une même réalité pays industriels et pays sous-industrialisés dans une dynamique de transformation inéluctable. Si l'idée de croissance n'est pas remise en cause elle est située dans la dimension nouvelle du long terme et de l'ensemble de la réalité sociale, économique. Face à l'opposition classique entre acteurs sociaux ou entre pays de niveaux de développement différent, le développement durable met en avant une vision réflexive fondée sur l'idée de rétroaction et de correction dans le temps, reposant sur la prise en compte des effets négatifs de l'intervention humaine. Le futur y devient instrument du présent. Ce point de vue ouvre à des nouvelles possibilités et modalités d'intervention intégrant dans une dynamique unique les dimensions sociales et naturelles.

Des usages sémantiques sans commune mesure

En effet développement renvoie à métaphore évolutionniste et arithmétique alors que développement durable renvoie à métaphore biologique et communicationnelle.

Le terme de développement possède deux connotations : Un processus de croissance naturelle (glands qui deviennent chênes). Comme les espèces il se reproduit, la mort d'un organisme singulier ne signifie jamais la mort de l'espèce. Survie de l'espèce par reproduction. L'autre sens proche de l'arithmétique, le « toujours plus ». Nous ne traçons plus dans ce cas une analogie avec le un cycle organique mais avec une projection linéaire plus ou moins continue. Or les projections linéaires tendent toujours vers l'infini. Ceci étant le propre de la transformation d'une société de production en société de consommation. Imaginer toujours plus quelque soit notre bien aujourd'hui, demain nous pourrions en avoir davantage, telle est le syntagme du développement. La démesure qui s'accompagne de la « fatigue d'être soi » est une mobilisation continue fondée sur l'équivalence entre le plus et la liberté. Résultat la libération est conçue comme l'accélération et la fluidification de toutes choses (Michaud).

Développement durable peut être vu comme une réponse existentielle pour mettre un terme à cette dimension infinie et enivrante d'un monde sans limite qui est rendu possible par l'extension des connaissances et les fantasmes de toute puissance de certains. Réponse à une exigence de contrôle contre la démesure du monde.

Métaphore biologique et communicationnelle : la matrice cognitive du développement durable s'ordonne autour de quelques notions clefs ;

1. l'idée d'adaptabilité autour de ce noyau gravite les notions d'incertitude, d'hétérogénéité et de diversité et de capacité d'ajustement à des crises environnementales. Nouveau apprentissage collectif d'une réalité changeante.
2. la notion de chaos et d'économie des extrêmes (extrêmes hyperboliques), le pathologique devient la norme, l'impossible est certain (époque fractal, plus de régularité euclidienne, images de flux, capitalisme liquide et virtuel et désorganisé), la catastrophe devient le principe de réalité. Remise en cause de l'Etat Providence et du système assurantiel fondé sur responsabilité individuelle et partage des risques ? Système en crise, problème de l'attribution de la responsabilité dans un système complexe (La contamination des hémophiles) problème d'échelle, de justice environnementale, d'équité, repenser les systèmes de compensation et de solidarité qui n'ont plus rien à voir avec ceux qui sont usités dans le monde du travail. Le risque n'est plus calculable et c'est la domestication

du futur qui est remise en cause car dorénavant le danger résulte d'effets dérivés de nos actions incalculables ; tout le dispositif statistique fondé sur la capacité probabiliste de la prévision est remis en cause.

3. l'abolition des frontières, le développement durable s'inscrit dans le système monde et non plus seulement l'économie monde (préfiguration de ce système monde, les organismes de régulation mondiale, les ONG, l'organisation d'une citoyenneté mondiale, l'expertise mondiale). Le local lui-même est globalisé (Global village)
4. l'imagination fractale comme ressource cognitive du développement, ouverture de tous les possibles, imagination liée aux images et aux nouvelles technologies de communication dans un monde transnational. Nous vivons dans un monde rhizomique, l'imagination n'est plus une rêverie, elle est devenue une pratique sociale voir même une forme de travail
5. La notion de complexité, monde interactif organisé en réseau où les hommes sont tenus de se placer au centre de leur propre existence et de reconstruire sans cesse au gré des opportunités leur biographie.
6. La fin des certitudes ; une nouvelle conception du savoir et de l'action ou incertitude et ignorance acquièrent une valeur heuristique. Renversement des règles de la méthode où il ne fallait s'occuper que d'objets certains et d'éliminer ceux sur lequel un doute existe. Perte des certitudes du futur, la progression constante du mieux être

Le développement durable est un projet ouvert et une réalité non objectivable, un futur de surprise, un cadre réflexif d'apprentissage et d'orientation dans un monde de plus en plus incertain et fluide. Dans un monde de flux globaux disjonctifs, les cadres de pensée fondés sur les notions de structure, de programme, de planification, d'ordre sont inopérants et contre-productifs. Les problématiques standards (économie, juridique, sociologie) sont inadaptés aux apories du développement durable. Exemple ; pour ce qui concerne gestion des territoires agricoles, nous savons mieux gérer des flux financiers que des flux et stocks d'écosystèmes. Pour survivre dans un tel monde il faut surfer sur les incertitudes, la présence de l'incertitude doit être reconnue et même l'ignorance qui est l'incertitude la plus grande devra être appréciée pour son interaction dialectique avec la connaissance Voir schéma «Wary view of science» = vision d'une science ou l'ignorance set aussi fondée que la connaissance.

Des Objets du gouvernement aux formes de gouvernementalité

Considérer le développement durable sous l'angle de la gouvernementalité, c'est s'écarter d'une approche fixiste où il serait possible de le considérer comme une notion déjà là, pour adopter un point de vue dynamique selon lequel les pratiques et les réflexions sur ces pratiques (la réflexivité) s'influencent mutuellement, dans des processus faits de discontinuité et de ruptures... C'est aussi avoir non pas un point de vue extérieur mais intérieur, celui d'un acteur pris d'un processus d'acteurs en situation d'action, qui ont des stratégies et qui gouvernent, (pouvoirs publics, collectivités locales, entreprises). On est en présence d'une forme de pouvoir non plus s'exerçant à partir des dispositifs classiques de gouvernementalité mais sur l'exercice et l'apprentissage collectif de la collaboration et de la gestion négociée et ouverte. Ainsi une conception statique et confinée des politiques publiques acceptables dans des cadres stabilisés où les rôles évoluent peu, n'est plus tenable dès lors qu'il s'agit de contextes de forte incertitude où les sources de pollutions, les technologies et les objectifs de l'action ne sont pas connues au départ. Les processus d'actions collectives indéterminés menacent de déborder les règles traditionnelles et dans ces conditions une conception dynamique et interactive est le seul moyen de régulation possible et de contrôle des effets pervers. Cette prolifération des capacités stratégiques est un des traits des politiques de développement durable qu'ils s'agissent de la gestion des déchets ménagers, des politiques de transports, de la gestion de la nature, de la gestion intégrée des zones côtières (par exemple gestion d'un lagon à l'Île Maurice) etc... Sur un même objet de gouvernement différentes gouvernementalités, émanant d'acteurs possibles et variés – pouvoirs publics européens (voir mondiaux), nationaux, locaux, entreprises, associations, ONG, entreprises, etc- se forment et se confrontent, chacune mobilisant des types de savoirs, d'expertises, de représentations de la nature et des ressources, d'argumentaires différents. Avec la désignation de nouveaux objets de gouvernement (ozone, changement climatique, déchets) le périmètre de l'action collective déborde les frontières sectorielles qui structuraient jusqu'alors l'action publique. L'action segmentée éclate, la dimension transversale se substitue à celle verticale et met en présence une multitude d'acteurs hétérogènes. Conséquence, la coordination et la coopération de ces derniers dans le temps et l'espace deviennent une question cruciale, d'où la nécessité de s'appuyer sur l'approche intégrée... Par ailleurs ces objets environnementaux vu leurs pas de temps (des processus de long terme) ne peuvent se traiter sans des ruptures par rapport aux technologies existantes et par rapport aux comportements observés. Importance d'engager des processus

complexes d'innovation d'autant plus difficile à mettre en œuvre que les connaissances sur le diagnostic et les solutions sont faibles et dispersées (voir «**Les Experts sont formels ?**») - multiplicité des expertises et des avis et multiplicité des axes d'innovation pour résoudre le problème, par exemple; moteurs propres, transports alternatifs, énergies renouvelables, nucléaire et piles radioactives, nouvel urbanisme et nouveaux matériaux, haute qualité environnementale - On comprend aussi les difficultés de l'évaluation de ces politiques dont les effets sont souvent à très long terme. Un tel pilotage remet en cause le fonctionnement traditionnel de la culture administrative et bureaucratique des sociétés modernes et la vision restrictive qu'elles ont de la nature réduite à l'aspect instrumental ou symbolique (une ressource productive et récréative). Gérer de tels objets n'a plus rien avoir avec la gestion des objets «classiques» de gouvernement. À l'action régaliennne se substituent progressivement des dispositifs d'action complexes déployés à différents niveaux et échelles qui s'apparentent à un gouvernement continu et sans cesse remis en cause, avec ses réseaux de surveillance, de veille, d'alerte, etc ...

Gouvernance de la nature et systèmes socio-culturels

Les ressources culturelles et symboliques des sociétés sont inégales dans leur capacité de réponse et d'ajustement à la crise environnementale. Des auteurs anglo saxons ont tenté de caractériser des styles politiques, institutionnels et culturels différents et d'identifier les plus ouverts à l'intégration d'une nature, vue comme complexe écologique et non comme une ressource ou un produit de consommation. Certaines cultures sont plus sensibles que d'autres à la reconnaissance de la vulnérabilité des ressources environnementales et en partie pour cette raison sont plus à même d'anticiper une crise environnementale non perceptible car ses manifestations sont dans la plupart des cas, silencieuses et discrètes avant qu'elles ne se transforment en catastrophes. L'une des plus grandes difficultés est d'aller à l'encontre d'une culture de management qui privilégie des objectifs précis et étroits sans se soucier de leurs conséquences sur les systèmes naturels et dont l'étroitesse de la visée est un gage de succès. Exemple de la Tennessee Valley qui de manière intentionnelle a rejeté des objectifs de planification environnementale et dont la réussite est d'abord basée sur la prépondérance des ingénieurs sur les autres corps professionnels et sur une stratégie de stabilisation, (une finalité stable en réponse à une demande économique et sociale, des normes rigides, des institutions chargées de respecter la norme) visant à s'entourer de partenaires stables dans un contexte de procédures rodées où l'on recherche d'abord la compétence pour des objectifs

d'efficacité (.Comment alors faire en sorte que les agences privées et gouvernementales intègrent des objectifs vagues et des connaissances molles ? Quels styles culturels sont les plus aptes à prendre en compte l'incertain pour se déterminer par rapport à une vision non prévisible du futur ? C'est ce à quoi tente de répondre Marco Jansen qui s'appuyant sur la théorie culturaliste de Mary Douglas distingue quatre types culturels dont les styles de management différent face à la nature et à des situations de crises environnementales (global change, par exemple). Quatre types de culture, fataliste, hiérarchique, individualiste et égalitarisme . Hiérarchie = repose sur des règles, individualiste = pionner et innovateur, égalitarisme = repose sur critique du modèle hiérarchique et critique du modèle individualiste fondée sur exploitation des ressources, fatalisme = passivité. A partir de cette typologie on peut comparer et distinguer des visions et des attitudes différentielles de la nature (bienveillante, menaçante, malléable, éphémère, lui rendre des comptes ou non, culpabiliser etc..) et par voie de conséquence des styles de management appropriée ou non à la bonne gouvernance de la nature. Objectif, évaluer résilience des écosystèmes et des institutions, leur capacité conjointe (leur éco-capacité) de résistance au choc et d'adaptation à des contextes d'incertitudes (prévoyance, capacité de veille et d'alerte, capacité d'expertise et de mobilisation, intégration durable ou non d'objectifs d'environnement dans les politiques publiques, exemple du Climate Change).

Ce que les anglos- saxons désignent par «sustainability» résulte d'un équilibre instable entre persistance et changement (mouvement mis aussi hiérarchie). Gouverner les hommes en prenant en compte leurs relations aux écosystèmes requiert la capacité de faire face (de se débrouiller) aux imprévus et aux surprises. Avoir des objectifs ouverts et adaptatifs (contraire de l'approche filière, cadre stabilisé). Cette compétence liée à traits culturels et politiques - respect, solidarisme, mutualisme, confiance dans les institutions de gouvernance, accessibilité aux informations, bricolage et aptitude- à recombinaison des éléments existant dans une perspective d'innovation. Cette compétence est tributaire d'un certain nombre de propriétés éco-socio culturelles, requises pour la mise en œuvre d'une gouvernance appropriée à la gestion de cycles évolutifs et aux interactions nombreuses. Art de gouverner = maintenir équilibre des cycles, ce qui suppose vision systémique de la société et de la nature (une nature système et non plus seulement ressource). Cet art repose sur trois propriétés essentielles, le potentiel écologique et humain (augmenter la biodiversité, la biomasse, augmenter la potentialité sociale, logique de réseau, savoir faire, transmission), le degré de connexion

des différents systèmes économiques, sociaux, écologiques (un système intégré est moins vulnérable aux influences et variables extérieures), enfin la résilience ou résistance aux chocs et aux ruptures, capacité de maintenance mais aussi capacité de reconstruction suite à un choc, un traumatisme etc...). Capacité différenciée chez humain et société, variable selon possibilité de mettre en relation des éléments de son environnement pour rebondir. Les systèmes bureaucratiques fondés sur stabilisation et inertie peu propice à un type de gouvernance dynamique qui compose avec le changement plutôt que de chercher à tout prix à le bloquer. «Sustanibility» est la capacité de créer, de tester, et de maintenir des opportunités (en terme de nombre de relations, de diversité et de richesse de l'environnement) pour faciliter des voies possibles de réponses à des stress sociaux ou environnementaux non prévues

Pistes de réflexion pour des recherches futures en France.

La dimension sociale du développement durable reste en France la moins étudiée par opposition aux pays anglo-saxons ou des modèles de relations entre types socio- culturels et capacité d'ajustement à des crises environnementales ont été mis à l'épreuve.

Proposition d'un agenda de recherche en science sociale et humaine sur le développement durable. Un agenda pluridisciplinaire :

- Institutions sociales et innovations comportementales en matière d'intégration de pratiques plus respectueuses de l'environnement
- Analyses des styles de vie (consommations, vision de la nature, du progrès)
- Cultures comparées du risque; pour une anthropologie culturelle
- Communication et média
- Cohésion sociale, coopération et solidarisme
- Equité et justice environnementale

CONCLUSION

Une rupture sans rupture car cette rupture procède d'une réflexion de la société industrielle sur elle-même, une modernisation de deuxième ordre pour reprendre l'expression de Beck.